

Entre Keaton et Buñuel

Olivier Bourque

Numéro 249, juillet–août 2007

Gille Carle : le batailleur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourque, O. (2007). Entre Keaton et Buñuel. *Séquences*, (249), 32–32.

ENTRE KEATON ET BUÑUEL

À 20 ans, Carle découvre le cinéma de Buster Keaton. Une révélation. Puis, il est émerveillé par le néoréalisme italien, les réalisateurs américains, le cinéma robuste. Il renie la Nouvelle Vague. Celui qui ne voulait pas faire de cinéma est plongé dans l'univers du 7^e art. Retour sur ses influences.

Certaines anecdotes sont plus révélatrices que d'autres. Comme celle-ci : après la naissance de Gilles Carle à Maniwaki, sa famille déménage à Point Comfort en Abitibi. Curieux hasard, leur voisin est Franchot Tone, un ancien acteur de Hollywood. Passablement méconnu, celui-ci avait tout de même joué dans **Les Révoltés du Bounty** et avait été dirigé par de grands cinéastes comme Howard Hawks, Billy Wilder, Otto Preminger.



Gilles Carle et Carole Laure

Difficile de savoir si ce Franchot Tone a pu influencer les choix du jeune Gilles quant à sa carrière. Tout de même, il est évident que le souvenir de l'homme a marqué Carle. Lors d'entretiens, jamais il ne contourne cet épisode heureux, décrivant Tone comme un homme grand, élégant, toujours en mouvement. Un acteur magnifique, remplacé au firmament par Cary Grant, et qui amenait les enfants Carle en voiture, le coffre arrière rempli de crème glacé. La magie du cinéma opérait déjà.

Carle semble trouver beaucoup de ses influences dans son passé lointain. Certaines d'entre elles trouvent probablement leur origine dans le sous-sol de l'église Saint-Michel de Rouyn où étaient projetés les films américains de l'époque. À 20 ans, le cinéma lui est révélé par **Le Mécano de la General** de Buster Keaton. Le réalisateur américain est encore aujourd'hui le meilleur de tous les temps, selon Carle.

« Ce film correspond à la prise de conscience du phénomène cinéma », explique-t-il lors d'un entretien avec Michel Coulombe. « Avec **Le Mécano de la General**, j'ai eu l'impression, pour la première fois, de voir de vraies locomotives, de vrais soldats, de vrais événements. Car Keaton ne déforme pas les choses pour être drôle. »

Ne pas déformer la réalité. Voilà un leitmotiv dans le discours de Carle. Tout de même, le commentaire peut laisser songeur. Car si on y réfléchit bien, le cinéaste s'est toujours démarqué par sa truculence, son originalité; il a mis en scène des personnages

paumés, parfois caricaturaux. Il a privilégié l'onirisme et le baroque à l'académisme de la réalité. Aurait-on finalement mal compris le cinéma de Carle ?

Dans une entrevue avec le *Petit Journal* en 1966, il déclare : « Je déteste la fantaisie. Si vous voyez de la fantaisie dans mes films, c'est que vous avez mal vu. »

Selon Sylvain Garel, qui enseigne le cinéma québécois à Paris, Gilles Carle pourrait ressembler au réalisateur français Jean-Pierre Mocky. « Il partage avec lui l'importance de la femme, l'érotisme; il tourne très vite. C'est un cinéma à l'énergie, du cinéma de jeunesse, avec des scénarii bancals. »

À l'orée des années 80, le propos de Carle se modifie un peu. Il fait part de son goût pour le cinéma réel, mais ne rejette pas la fable poétique et le mysticisme. Au passage, il fait l'apologie du cinéma de Pier Paolo Pasolini et d'Ingmar Bergman. « J'admire beaucoup chez Pasolini sa qualité d'éternel étudiant, sa façon de faire des films très réels mais qui, somme toute, créent et entretiennent un très fort sentiment d'irréalité. C'est pourquoi j'aime énormément **Des oiseaux petits et gros** ou **Teorema**. Les premiers films de Bergman possèdent aussi cette texture qui interpénètre rêve et réalité. »

Se fracassent chez Carle plusieurs orientations, plusieurs styles. Plusieurs tendances. Ce qui expliquerait peut-être son cinéma en patchwork. Ses objets indéfinissables. Il dit admirer le néoréalisme italien, « le plus beau cinéma de tous », Orson Welles, Sam Peckinpah ou Abraham Polonsky. D'autres influences proviennent d'ici. Il est transformé et bouleversé par **Les Bûcherons de la Manouane** d'Arthur Lamothe et par **Pour la suite du monde** de Pierre Perrault.

Mais sans aucun doute Carle ne serait pas Carle sans l'influence du réalisateur Luis Buñuel. Le principal intéressé ne s'en est d'ailleurs jamais caché. En 1973, Carle affirme que le meilleur film du moment est **Le Charme discret de la bourgeoisie** de Buñuel. Lors de la sortie de **L'Ange et la femme**, il fait directement référence au réalisateur d'origine espagnole.

« J'ai n'ai pas conçu **L'Ange et la femme** comme une œuvre fantastique. [...] Je me suis surtout laissé influencer par un certain surréalisme moderne nourri jusqu'à un certain point par des films de Buñuel comme **Un chien andalou** et **L'Âge d'or**. »

Lors de la sortie de **La Vraie Nature de Bernadette** en 1972, les liens entre Carle et Buñuel sont consommés. Il est vrai que l'héroïne de Carle ressemble beaucoup à la **Viridiana** de Buñuel. L'influence est manifeste. Peut-être y a-t-il une communauté d'esprit entre les deux réalisateurs ? Une même vision sur l'être humain, sur ses limites, sur ses côtés sombres ? On connaît la suite, la **Viridiana** de Buñuel conclut le film en jouant aux cartes avec l'homme qu'elle tentait de combattre. La **Bernadette** de Carle prend les armes afin de chasser les intrus de son oasis campagnard.

Il paraît que Buñuel aurait beaucoup aimé le film de Carle. Que ceci soit vrai ou non, les deux hommes étaient faits pour s'entendre.